

## Figures polarisantes

Sylvain David

Numéro 84, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96394ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

David, S. (2021). Figures polarisantes. *L'Inconvénient*, (84), 78–82.

# Figures polarisantes

SÉRIES TÉLÉ **Sylvain David**

Les biographies historiques sont généralement consacrées à des figures suffisamment mobilisatrices pour mener à terme de grands projets, que ceux-ci aient pour objectif le bien de l'humanité ou son asservissement. En un symptôme révélateur de notre époque, deux miniséries récentes mettent l'accent sur des individus dont l'influence sur les événements réside au contraire dans leur aptitude à diviser l'espace public, leur capacité de polarisation. *The Good Lord Bird* revient sur la guérilla ultraviolente menée, au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, par l'abolitionniste John Brown, lequel serait, plus que tout autre, responsable du déclenchement de la guerre de Sécession. *Mrs. America* retrace les combats ambigus de la militante antiféministe Phyllis Schlafly dans les années 1970, qui ont eu pour effet de braquer les républicains et les démocrates dans la *culture war* encore en cours aujourd'hui. Ce retour sur des pans moins connus de l'histoire des États-Unis apporte un commentaire indirect, mais percutant, sur les tensions du temps présent.

•

John Brown est un idéaliste fou à lier. C'est du moins ainsi que le présente *The Good Lord Bird* (Ethan Hawke et Mark Richard, HBO, 2020), une adaptation flamboyante du roman éponyme de James McBride (2013). Avec ses cheveux en bataille, son regard illuminé et sa barbe grisonnante qui s'allonge d'épisode en épisode, on le voit citer, d'une voix rauque, des versets bibliques vengeurs, souvent au beau milieu d'une échauffourée, un revolver à la main. Mû par une foi chrétienne ardente, il tente de régler à sa manière la question de l'esclavage : en libérant les captifs par la force et en trucidant violemment les soi-disant propriétaires, afin de dissuader leurs semblables de persévérer dans cette pratique. Il y a un débat, parmi les historiens, au sujet de l'état mental réel de Brown : ce seraient en fait ses ennemis qui auraient propagé la rumeur de son instabilité pour discréditer sa cause. La minisérie ne s'embarrasse pas de ces subtilités et met



résolument l'accent sur le dérèglement. Interprété de façon magistrale par Ethan Hawke (qu'on a connu dans des rôles plus sobres), le personnage est à la hauteur de son mythe, porté par une intensité qui rappelle celle de Moïse ou du capitaine Achab.

Bien que son combat s'inscrive dans le sens de l'Histoire, Brown s'apparente, non sans paradoxe, à ce que l'on nommerait aujourd'hui un terroriste intérieur. *The Good Lord Bird* s'ouvre sur son exécution, en 1859, par le Commonwealth de la Virginie, pour haute trahison. L'action remonte ensuite quelques années en arrière, alors que Brown fait ses premières armes au Kansas, entouré de ses fils et d'une bande de combattants hétéroclite. Il est d'emblée présenté comme une figure controversée : les esclaves qu'il libère sont davantage enclins à poursuivre leur fuite vers le Nord qu'à rejoindre sa milice ; les citoyens ordinaires sont bien trop effrayés par ses actions pour écouter vraiment ses discours ; les abolitionnistes se méfient de sa ferveur et de ses excès. Des scènes particulièrement savoureuses l'opposent au célèbre militant noir Frederick Douglass – interprété de manière tout aussi grandiloquente par Daveed Diggs –, qui, tout en soutenant sa démarche, refuse de l'appuyer ouvertement, de crainte de s'aliéner l'opinion publique.

Non sans ironie, c'est la condamnation à mort de Brown qui fera de lui un martyr, une figure christique de l'affranchissement, dont l'aura mobilisera nombre d'intellectuels, de Thoreau et Emerson à Victor Hugo.

La miniserie ne porte pas un regard direct sur cet être d'exception : on le découvre plutôt à travers les commentaires, en voix hors champ, de Henry (Joshua Caleb Johnson), jeune esclave dont le père a été tué durant une fusillade déclenchée par Brown et que celui-ci a pris sous son aile. D'abord méfiant face à la croisade en cours et soucieux de sa propre survie, Henry se laisse peu à peu gagner par la démesure bienveillante de son nouveau mentor. Leur relation repose toutefois sur un vaste malentendu. Au moment de sa libération, le préadolescent est vêtu d'un sac de jute et Brown comprend mal son nom, entendant plutôt « Henrietta » : le garçon sera donc perçu comme une fille et traité en tant que tel, ce qui le dispensera, entre autres, d'avoir à combattre. Cet apparent vaudeville revêt une fonction critique révélatrice. Alors que tous les Noirs que croise « Henrietta » saisissent immédiatement son travestissement, souvent avec irritation ou dégoût, John Brown et les siens ne décèlent aucune incongruité chez leur protégée, ce qui tend à suggérer qu'ils ne comprennent pas véritablement ceux

et celles qu'ils ont pourtant pour vocation de sauver. De façon plus générale, la réticence de Henry à rétablir la vérité à son sujet laisse deviner une incapacité atavique à s'opposer à la volonté des Blancs, si absurde soit-elle.

Ce recours conjoint à la caricature et au symbolisme tend à assimiler *The Good Lord Bird* à la vague récente de westerns parodiques (*The Ballad of Buster Scruggs* de Joel et Ethan Coen) ou revanchards (*Django Unchained* de Quentin Tarantino). La minisérie fait preuve, par contre, d'une profondeur et d'une ambition thématique bien supérieures à celles de ces longs métrages. Une scène particulièrement troublante du deuxième épisode montre la meneuse d'une révolte d'esclaves, Sibonia (Crystal Lee Brown), menacée de pendaison, alors qu'elle est interrogée, en public, par le pasteur local. Avec cran, elle répond que son action était motivée par le message d'égalité et de fraternité de la Bible, ce à quoi l'homme de Dieu, troublé, réagit en récitant une inutile prière. En contraste à cette impuissance bien-pensante, la lutte menée par John Brown fait figure d'interprétation cohérente des écrits saints, si problématique puisse-t-elle par ailleurs paraître du fait de ses contradictions et de ses débordements. En notre époque où la religion sert à cautionner les pires turpitudes de la droite américaine, il est intéressant de rappeler, par le biais d'un exemple historique, à quel point la foi authentique peut aussi inspirer les élans les plus révolutionnaires.

•

Phyllis Schlafly est une opportuniste hypocrite. C'est du moins comme cela que *Mrs. America* (Dahvi Waller, FX/Hulu, 2020) nous la fait connaître. Cette grande bourgeoise, toujours élégamment vêtue et impeccablement coiffée, cumule les conférences et parade dans les médias pour faire l'éloge de la femme au foyer, alors que les tâches ménagères de son propre domicile sont déléguées à des employées noires et que ses enfants sont pris en charge par sa belle-sœur célibataire. Bien qu'elle rappelle constamment que le rôle de l'épouse est de se plier aux volontés de son mari, on la voit animée de sursauts de rage contenue face aux brimades incons-

cientes que lui imposent ce dernier ou la société, encore patriarcale à bien des égards. Sans être elle-même raciste, elle n'hésite pas à s'associer à des sympathisants du Ku Klux Klan lorsqu'ils peuvent lui être discrètement utiles. La vraie Phyllis Schlafly aurait inspiré le personnage de Serena Joy, l'autrice de best-sellers vantant l'asservissement féminin dans *The Handmaid's Tale*, ce qui en dit long sur sa pensée et son influence. Incarnée de manière fort nuancée par Cate Blanchett, elle apparaît comme une figure dangereuse, motivée non tant par sa cause présumée que par son égo meurtri.

L'intrigue de *Mrs. America* débute en 1971, alors que le Congrès vient de proposer l'*Equal Rights Amendment* (ERA) à la Constitution, une initiative bipartite visant à lutter contre la discrimination sexuelle, qui doit maintenant être ratifiée par chaque État. Schlafly, qui a tenté sans succès de se faire élire comme représentante et cherche désormais à gagner de l'influence en tant que conseillère, y voit une occasion de se rendre indispensable aux ténors républicains : elle mobilisera les *housewives* traditionnalistes contre l'ERA et consolidera ainsi la base électorale féminine du parti. Son argumentaire s'appuie, dans un premier temps, sur des préoccupations bien réelles : l'émancipation proposée des femmes, encouragées à prendre leur place dans le monde du travail, ne s'accompagnera pas nécessairement d'un partage équitable des tâches domestiques, ce qui créera un nouveau type d'inégalité. Il dérape cependant vite dans la pure fabulation : le gouvernement viserait à priver les divorcées de leur pension alimentaire, à enrôler les filles pour combattre au Vietnam, à imposer des toilettes publiques non genrées et, plus généralement, à abolir toute distinction entre les sexes. Un tel discours, si ridicule puisse-t-il sembler, a trouvé un écho dans certaines tranches de la population et a contribué à l'élection de Ronald Reagan en 1980. Ce faisant, l'opposition entre la gauche et la droite américaines, d'abord économique et géopolitique, s'est étendue à des questions identitaires et culturelles.

La grande force de la minisérie est de ne pas se concentrer uniquement sur Schlafly, mais de la situer dans un contexte



plus vaste. Dès la fin du premier épisode apparaissent, en contrepoint, les principales animatrices du mouvement féministe, alors en plein essor. De manière balzacienne, chaque épisode subséquent met l'accent sur l'une de ces figures, présentées, elles aussi, avec leurs défauts et leurs ambiguïtés. On suit Bella Abzug (Margo Martindale), une *congresswoman* à l'humour autodépréciatif qui tente de modérer le radicalisme de ses consœurs pour obtenir des gains politiques ; Betty Friedan (Tracey Ullman), autrice du brûlot *The Feminine Mystique* (1963) et gloire vieillissante du mouvement, qui se sent menacée par la montée d'une nouvelle génération de militantes ; Gloria Steinem (Rose Byrne), éditrice de la revue engagée *Ms.*, complexée du fait que son physique avantageux lui vaut une attention médiatique démesurée ; Shirley Chisholm (Uzo Aduba), la première femme noire à avoir brigué l'investiture du parti démocrate, qui se fait écartier pour laisser place à un candidat plus stratégique ; Jill Ruckelshaus (Elizabeth

Banks), une féministe républicaine de plus en plus déchirée par ses allégeances conflictuelles ; et plusieurs autres. Bien que les sympathies de la miniserie penchent manifestement à gauche, le portrait d'ensemble n'est pas manichéen : on a l'impression, au contraire, d'un panorama nécessaire de l'évolution récente de la politique américaine.

À certains égards, tant par son sujet que par sa recreation d'une époque révolue, *Mrs. America* peut apparaître comme un épilogue, du point de vue féminin, à la série *Mad Men*. Comme Don Draper, c'est dans ses contradictions internes et dans les blessures infligées, parfois involontairement, à son entourage que le personnage de Schlafly est le plus significatif. Une scène marquante montre les féministes, d'abord déroutées par l'aptitude de leur adversaire à débiter des faits alternatifs avec un sourire carnassier, trouver enfin la faille pour l'attaquer : elle est l'une des leurs, clament-elles avec délectation ; par le

contrôle qu'elle exerce sur sa propre existence, elle serait en fait l'une des femmes les plus libérées d'Amérique ! Une autre confrontation, plus grinçante, montre la belle-sœur de Phyllis (Jeanne Tripplehorn), une vieille fille amère qui encaisse les coups portés indirectement par celle-ci, quand Schlafly dépeint, lors d'une de ses prises de parole publiques, les féministes comme des mégères dont aucun homme n'a jamais voulu. La stratégie de Schlafly de diviser pour régner a pourtant eu une influence marquante – quoique toxique – sur le parti républicain : en témoigne son dernier livre, publié en 2016, tout juste avant son décès, intitulé *The Conservative Case for Trump*.

•

C'est bien sûr un affront à la mémoire de John Brown de comparer son action, si donquichottesque soit-elle, à celle de Phyllis Schlafly, comme y invite l'actualité télévisuelle récente. Plusieurs similitudes troublantes émergent cependant entre les deux figures qui, chacune à un extrême du spectre politique américain, ont su polariser les consciences. Se pose d'abord la question de la violence. La sauvagerie de Brown est tempérée par le ton souvent comique de *The Good Lord Bird*, ce qui en fait, du moins dans le cadre de la minisérie, un symbole de la libération par la force davantage qu'un carnage réaliste. Il n'empêche que sa croisade suicidaire a fait comprendre aux États-Unis qu'une solution pacifique à la question de l'esclavage n'était tout simplement plus possible. La virulence verbale de Schlafly est, à l'inverse, exacerbée par *Mrs. America*, qui montre, par le biais du montage, la portée de ses attaques sur ceux – et surtout celles – qui les subissent. Une telle approche a néanmoins contribué à répandre l'idée que l'intimidation serait plus efficace que le débat dans la sphère politique américaine.

Ceci ouvre, plus précisément, à une interrogation sur la légitimité. John Brown est problématisé dès le début de *The Good Lord Bird* comme un possible « *bullshit white savior* », selon les mots d'Henry, une vision que les épisodes subséquents viendront nuancer. Il reste que les Noirs de l'intrigue sont, dans leur grande majo-

rité, plutôt effarés par l'intransigeance de cet allié improbable. La grande réussite de Brown, au moyen de sa fin tragique, sera plutôt de faire pencher l'opinion publique blanche en faveur d'une action directe contre l'esclavage. Pour sa part, Phyllis Schlafly est réduite, tout au long de *Mrs. America*, à l'image de la femme qui trahit les siennes pour se faire valoir dans un monde d'hommes. Comme le lui renvoie à la figure l'une de ses opposantes : « *You want to get ahead by climbing on the shoulders of men, Phyllis ? Fine. Just know : they're looking right up your skirt.* » On voit pourtant, dans une scène révélatrice, l'égérie féministe Gloria Steinem affirmer avec un mépris nonchalant que le sort des ménagères ne l'intéresse tout simplement pas. Cet élitisme libéral, qui préfigure celui d'Hillary Clinton, justifie paradoxalement l'action de Schlafly, la seule à se faire le porte-voix – bien que ce soit pour son avancement personnel – de cette tranche de la population.

Les deux miniséries, comme d'ailleurs toute rétrospection historique, demeurent ainsi marquées par les enjeux du temps présent. Il est tentant de tracer des liens directs entre l'insurrection des esclaves rêvée par John Brown et la colère qui couve dans les récentes manifestations contre le racisme et la brutalité policière, de même qu'entre la rhétorique ouvertement mensongère de Phyllis Schlafly en faveur des laissées-pour-compte du féminisme et les délires trumpiens autour des « vrais » Américains trahis par le gouvernement et les médias. *The Good Lord Bird* et *Mrs. America* transcendent toutefois, par leur richesse et leur subtilité, cette simple logique de cause à effet. La reconstitution qu'elles proposent rappelle, de manière plus générale, que certaines tensions ont toujours été présentes, sous diverses formes, dans la société américaine. Loin d'avoir su les dépasser, notre époque, on le comprend par contraste, les a au contraire exacerbées et maintenues à l'avant-plan. ■